

Une entente cordiale du temps passé

Bernard Denvir

Volume 29, Number 115, June–July–August 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54252ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Denvir, B. (1984). Review of [Une entente cordiale du temps passé]. *Vie des arts*, 29(115), 27–31.



1. Scène de la Légende de saint Nicolas.
H.: 755 mm; L.: 760 mm.
Cathédrale d'York.

Le samedi 14 octobre 1066, le duc Guillaume de Normandie et son armée gravissaient la petite éminence sur laquelle s'élève de nos jours l'abbaye de Battle et changeaient le cours de l'histoire de l'Angleterre. Guillaume le Bâtard, pour les Français, le Conquérant, pour ses nouveaux sujets anglo-saxons, venait d'établir, entre deux cultures, deux traditions, un croisement qui, en quelques années, produirait une floraison de nature hybride qui comprendrait quelques-uns des plus beaux monuments d'Europe et une culture franco-britannique d'un éclat remarquable. Guillaume de Malmesbury, un historien captivant et un raconteur passionné qui naquit vingt-cinq ans après cet événement,

a écrit: «A leur arrivée, les Normands insufflèrent une nouvelle vie au sentiment religieux qui avait tendance à décliner partout, de sorte que l'on peut maintenant voir s'élever dans toutes les villes et dans tous les villages, des églises d'un style architectural nouveau et magnifique», et, décrivant le chœur récemment terminé de la cathédrale de Cantorbéry, il continuait en disant: «On n'a jamais pu voir en Angleterre rien de comparable au brillant éclairage que procurent ses fenêtres, aux reflets de son pavement de marbre et aux peintures brillamment colorées qui conduisent l'œil étonné jusqu'aux panneaux de la voûte.»

Très peu d'efforts, pourtant, avaient été faits jusqu'ici pour mettre en valeur, à l'intention du vingtième siècle, les œuvres splendides du douzième. Beaucoup ont été complètement détruites en raison de l'impéritie des Tudors ou de l'iconoclasme des Puritains: sanctuaires violés, monastères dépouillés, statues mutilées. Mais, à cette heure, l'Angleterre fait amende honorable en présentant la plus prestigieuse des expositions d'art roman qu'elle ait jamais produite¹.

Entre les murs de ciment sombres et gris de la Galerie Hayward, sur la Rive sud de la Tamise, à Londres, un bâtiment qui, par la brutalité de style de la fin des années soixante, rappelle la rudesse puissante d'un donjon normand, on peut voir quelque six cents objets - datant des années 1066 à 1200 -, habilement choisis, adroitement disposés et méticuleusement catalogués, tous des vestiges d'une des plus heureuses ententes cordiales de l'histoire culturelle européenne. Plusieurs de ces

Une entente cordiale du temps passé

La plus prestigieuse des expositions d'art roman jamais montée en Grande-Bretagne est en cours, jusqu'en juillet, à la Galerie Hayward, de Londres. L'Art roman anglais permet de faire le point sur l'importance de la production artistique anglo-saxonne au Moyen âge: quelque six cents objets datant des années 1066 à 1200, ont été regroupés. L'exposition nous fait mieux comprendre la place qui lui revient dans le tissu culturel européen.

Bernard DENVIR

objets, qui proviennent d'une quinzaine de pays, de nombreuses petites églises de campagne, d'abbayes suisses, de musées de province et de chapelles ignorées, n'ont jamais été montrés au grand public et, souvent même, n'ont jamais quitté leur lieu d'origine. Vus maintenant dans le merveilleux contexte de l'explosion créatrice occasionnée par le mélange des traditions anglo-saxonne, viking et française, ils prennent une signification nouvelle et révèlent des beautés encore plus éclatantes. Certes, ce fut une entente anglo-normande, quoiqu'on puisse, sous certains aspects, douter de sa cordialité. Comme l'évoque l'exigeait, Remi, évêque de Lincoln, qui avait combattu à Hastings avec les chevaliers normands, décida, selon Henri d'Huntingdon, un contemporain de Guillaume de Malmesbury, de construire dans sa ville épiscopale une église massive érigée dans une position forte, imprenable; de même, le profil puissant de la cathédrale de Durham, une des gloires de l'époque, surgit au-dessus de la ville, comme une puissante forteresse et, par son inexpugnabilité même, anticipe le futur palais des Papes d'Avignon. Mais, abstraction faite de la cordialité, il y avait déjà eu des liens étroits entre l'Angleterre et la Normandie longtemps avant qu'une flèche fatale ne perce un des yeux d'Harold II et que les Anglo-saxons ne tombent dans le sang et la boue d'un champ du Sussex. Édouard le Confesseur était lui-même à demi normand, et les ouvrages de l'école de Winchester suscitaient depuis longtemps l'admiration et figuraient dans les abbayes et dans les cathédrales françaises. Le mémorial très fameux qui raconte la lutte entre Harold et Guillaume, la tapisserie de Bayeux, avait été brodé à Cantorbéry pour Odon, le frère du Conquérant, et les travaux à l'aiguille anglais avaient toujours été en grande demande de l'autre côté de la Manche. Trop fragile pour quitter Bayeux la tapisserie originale a été remplacée par la célèbre copie de Stothard. Faite avant les modifications apportées au modèle par des restaurations bien intentionnées, cette copie, outre sa propre valeur, témoigne du renouveau d'intérêt pour les débuts de la culture romane si bien représentée dans l'une des plus fascinantes parties de l'exposition.

Comme on est bêtement porté à croire que les gens du Moyen âge restaient dans leur cocon, enfermés dans leur petit



2. Clef de voûte représentant Samson et le lion
Abbaye de Keynsham, Somerset, 1170-1180.
(Phot. A. Hornak)

monde clos, on éprouve comme un choc en se rendant compte, grâce à cette exposition, combien leur esprit était cosmopolite. Prenons, par exemple, les *Évangiles* de Léofric, l'un des plus beaux manuscrits de l'exposition. Produit à Landévennec, en Bretagne, il avait été emporté par les moines qui fuyaient les invasions des Vikings de 924. Au siècle suivant, l'ouvrage fut acquis par Léofric, qui fut évêque d'Exeter entre 1050 et 1072 et avait lui-même été éduqué en Thuringe. En fait, les Normands faisaient partie d'une maffia qui était répandue de la Scandinavie à la Sicile. La fille d'Henri II épousa Guillaume II de Sicile, et le porche de l'église d'Iffley, près du chemin de halage qui avoisine Oxford, est agrémenté d'une ornementation plus commune dans cette île d'Italie que dans les vertes campagnes du Berkshire. Lanfranc, le plus célèbre des hommes d'église normands, était originaire de Pavie. Nommé par Guillaume au siège de Cantorbéry, il fit construire en pierre de Caen, par un architecte venu de Sens, sa magnifique cathédrale et l'agrandissement de l'abbaye Saint-Augustin. Quelques-unes des

sculptures exposées à la Galerie Hayward furent exécutées pour une église du Herefordshire par un artiste qu'Olivier de Merlimond avait engagé pendant un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle (ce sculpteur avait étudié les églises du Poitou et de la Saintonge et en avait fait des relevés); par ailleurs, d'autres ouvrages provenant de Reading montrent de fortes influences lombardes.

L'église, en général, et les ordres religieux, en particulier, jouèrent un rôle cosmopolite très actif. Des extraits des obituaires (livres contenant l'éloge funèbre des religieux) étaient expédiés dans les autres monastères afin qu'on puisse y ajouter au besoin. Celui de Vital, abbé de Savigny, fut envoyé dans deux cents maisons religieuses de France et d'Angleterre avant de retourner à l'abbaye, et les murales les plus impressionnantes de l'exposition proviennent du chapitre de Sigona en Aragon où elles furent peintes par un moine anglais qui avait étudié en Sicile. *L'Arbre de Jessé*, un vitrail d'York imité plus tard à Saint-Denis et à Chartres, venait de Sherborne, en Angleterre, tout

comme, d'ailleurs, saint Étienne Harding, un des premiers abbés de Cîteaux, source de la grande réforme cistercienne. La composition du thème de la *Présentation de Jésus au temple*, qui figure dans un vitrail de Cantorbéry, se retrouve, un siècle plus tard, dans la basilique Saint-François, à Assise.

Des échos d'un passé plus ancien se mêlent au meilleur des mondes des Anglo-normands. Des sangliers phalliques, inspirés par l'Âge de la pierre en passant par la mythologie scandinave, apparaissent au tympan de l'église Saint-Nicolas de Norwich, et une généalogie des rois d'Angleterre les faits descendre d'Adam par le truchement du dieu nordique Wodan. En même temps, il y a dans l'exposition de la Galerie Hayward de constants rappels de l'héritage persistant de la Grèce et de Rome; à la vérité, le mot roman lui-même (malgré que les Anglais lui préfèrent celui de normand) en est la preuve. Des histoires tirées des *Fables d'Ésope* figurent dans la tapisserie de Bayeux, le type de la draperie mouillée, aux plis serrés sur le corps, apparaît à son meilleur sur certains personnages de l'abbaye Sainte-Marie à York et provient de Grèce en passant par Byzance. Les manuscrits des ouvrages de Prudence et de Boèce abondent; il y a, à Saint Albans, un Tércence acquis par un neveu de Lanfranc; les œuvres de Pline ont été copiées dans les *scriptoria* lointains d'York. Henri de Blois, frère du roi Étienne, éduqué à Cluny et un des premiers grands collectionneurs, acquérait des sculptures à Rome pour décorer son palais d'Angleterre, et le ciboire de Saint-Maurice d'Agaune, en Suisse, qui passait pour un don de Charlemagne à cette abbaye, avait été, en fait, ciselé en Angleterre et était décoré, à l'intérieur, par un groupe représentant l'*Éducation d'Achille par le centaure Chiron*.

De même, la curiosité des gens s'étendaient aux pays lointains. Les fleurs peintes avec un goût exquis pour un herbier de Saint-Augustin de Cantorbéry sont proches de celles du manuel des sciences naturelles compilé d'après les écrits de saint Isidore de Séville par Byrhtferth, un moine de l'abbaye de Ramsey. Un livre qui provient de la vieille bibliothèque monastique de Cantorbéry et qui a survécu au pillage insensé des favoris d'Henri VIII contient une copie des *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe. Une partie d'un traité d'astrologie (datant des environs de 1120 et emprunté de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford) contient un chapitre des *Merveilles de l'Est* qui est fondé sur des descriptions grecques de l'Inde, de sorte que les animaux fantastiques qu'elle renferme doivent en réalité leurs formes à des images appartenant à la mythologie hindoue plutôt qu'à l'observation directe.

Les hommes – du moins certains d'entre eux – jouissaient d'un confort plus grand qu'on ne le pense généralement. Plusieurs monastères (notamment celui de Saint-Augustin de Cantorbéry) étaient, pour l'époque, des merveilles de technologie. Solides et bien construits, ces édifices étaient dotés de canalisations d'eau qui fonctionnaient bien et de systèmes de drainage complexes. Les objets de luxe sont nombreux, et l'exposition contient en abondance peignes en ivoire, bijoux et autres ornements de parure. Le *Colloquium* d'Aelfric, écrit au onzième siècle, rapporte un dialogue entre un savant et un marchand. – Que nous apportez-vous? – De la pourpre et de la soie, des pierres précieuses et de l'or, des vêtements de diverse sorte, des pigments, du vin, de l'huile et des objets en bronze, en cuivre, en argent, en verre, et d'autres. Je désirerais les vendre plus chers que je ne les ai payés à l'étranger afin de pouvoir faire un gain pour subvenir à l'entretien de ma femme et de mon fils. Ce marchand devait ressembler à celui dont le navire fit naufrage au large des Hébrides, au cours du douzième siècle, et dont la cargaison – trouvée, en 1831, à Ug, dans l'île Lewis – comprenait un magnifique jeu d'échecs en défense de morse. Sur un plan plus personnel, il y a le délicat collier en or que Réginald FitzJocelin (grand ennemi de Becket qui avait excommunié l'évêque de Salisbury, son père!), avait donné à la reine Marguerite de Sicile pour la remercier de ses efforts pour expliquer à Rome l'organisation compliquée de la vie religieuse en Angleterre.

3. Le Psautier de Saint Louis





4. Silhouette fragmentaire d'une crucifixion.
Milieu du 12^e siècle.
Ivoire de morse.
Oslo, Musée des Arts Appliqués.



5. Le Roi d'un jeu d'échec en ivoire.
Milieu du 12^e siècle.
Trouvé dans une chambre souterraine sur
l'île de Lewis, en 1831.

Becket lui-même est constamment présent dans l'exposition. L'un des plus poignants souvenirs est une boîte à couvercle en verre rouge dans laquelle étaient conservées des fioles de son sang recueilli sur le pavement de sa grande église, et, sur le plan intellectuel, ses lettres compilées en un livre par le prieur Alan de l'abbaye Saint-Augustin et mises au point par Jean de Salisbury, qui est au premier rang des savants et des penseurs politiques de l'Angleterre anglo-saxonne.

Dans un temps que l'on croit souvent avoir été anonyme, il est surprenant de capter l'écho de gens ordinaires dont la mémoire, en raison de leur personnalité, survit depuis près de mille ans. Ainsi, maître Hugo, un artisan qui fut employé à Bury Saint Edmunds, a produit une bible magnifiquement enluminée, coulé les portes en bronze de l'abbaye et sculpté un très beau corpus en bois pour un crucifix qui se trouve à l'exposition. La personnalité créatrice de l'artiste était reconnue. C'est ainsi que sur une plaque commandée par le curieux personnage que fut Henri de Blois se trouve l'inscription suivante: «L'art devance l'or et les gemmes; l'artiste précède tout.» On a peine à croire qu'une telle pensée ait été exprimée à cette époque, et par celui qui ne fut pas seulement un politique astucieux à qui tout avait réussi et qui avait soulevé l'ire de saint Bernard de Clairvaux, mais qui, par ailleurs, avait fondé l'un des plus fameux hospices d'Angleterre, l'hôpital de la Sainte-Croix de Winchester.

Nous ne saurons jamais quelles mains ont caressé les objets de l'exposition, ni quels yeux ont parcouru les lignes tracées sur les manuscrits. Mais il y a un livre sur lequel on est mieux fixé que sur les autres: le Psautier de saint Louis, qui a été prêté par l'Université de Leyde. Il a été composé par un moine augustin du nord de l'Angleterre pour Geoffroy Plantagenêt, fils illégitime d'Henri II et archevêque d'York, qui mourut en exil et fut enseveli dans l'abbaye de Grandmont, près de Rouen. A sa mort, le livre passa à Blanche de Castille, reine de France, après quelques additions que lui avait apportées son père, Alphonse VIII le Noble. Son fils Louis IX fut canonisé et, le manuscrit contient l'inscription suivante en écriture française du quatorzième siècle: «Ce psautier a appartenu à mon Seigneur Saint Louis, qui fut roi de France, et dans lequel il apprit à lire dans sa jeunesse.» De Louis IX, il passa successivement à sa fille Agnès, femme de Robert de Bourgogne, et d'elle à sa petite-fille qui épousa Philippe de Valois, qui le donna à sa seconde femme Blanche de Navarre, et d'elle à Philippe de Bourgogne, après lequel il fit partie du riche patrimoine de cette maison et resta quelque temps à Dijon, sa capitale. Quand la maison d'Autriche absorba une partie du duché de Bourgogne, le psautier fut transféré à Bruges et, en 1741, légué finalement à l'Université de Leyde. C'est la première fois qu'il revient en Angleterre depuis les environs de 1190.

En mariant le sentiment pour la nature et le souci décoratif anglais avec le respect français pour la forme classique et la dignité monumentale, en explorant les possibilités de la voûte à nervures, en balançant l'apport de la romanité traditionnelle anglo-saxonne et le classicisme franco-normand dans l'écriture, le travail à l'aiguille, la monnaie, la poterie et les autres productions artistiques et artisanales, les deux premiers siècles du présent millénaire ont établi dans les îles britanniques un modèle culturel, dont le plan de fond n'a jamais disparu, et qui a été bellement présenté à nos yeux du vingtième siècle dans l'exposition de la Galerie Hayward.